



364.

# LES MODES PARISIENNES

*Coiffure et bouquet de Constantine rue d'Antin - Dentelles des Fabriques  
Françaises et Belges au coin du boulevard et de la rue Vivienne - Chaussures  
de Meier rue Tronchet 17.*

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et c<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE DOIGT DE DIEU (proverbe), par M<sup>me</sup> ADELE  
DESLOGES. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.  
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Le carême promet encore quelques fêtes qui trouveront leur excuse dans la charité dont elles seront la cause. Ainsi donc tout n'est pas dit sur les costumes de soirée. Nous aurons à mentionner les modes d'hiver et les modes de printemps; ces dernières occupent beaucoup les confectionneuses de mantelets, les couturières et les modistes.

La dernière soirée du président de la République a été remarquable en jolies toilettes; nous en citerons quelques-unes : — Coiffure de raisins couleur rubis, et brillants en effet comme cette pierre, avec feuillage de velours de même couleur. Robe de crêpe jaune à trois jupes sur dessous de satin bordées chacune d'un large ourlet ayant en tête deux rangs de passementerie chenillée, les deux dernières jupes cou-

pées en remontant comme si elles étaient relevées en draperie : en haut de chaque creux était un nœud de ruban; le corsage, orné d'une berthe double bordée de la même passementerie : berthe arrondie, échancrée devant, terminée par un bouquet de corsage en mêmes fleurs que celles de la coiffure, avec de grandes branches de feuillage se détachant en tombant jusqu'au bas de la taille.

— Coiffure de feuillage en velours bleu à tige d'argent avec ruban de velours bleu s'échappant dessous le feuillage, chaque bout de ruban ferré par une aiguillette d'argent. Robe de gros de Tours fond bleu à guirlandes blanches, ouverte des côtés sur du satin blanc couvert d'une échelle de dentelle point d'Alençon : berthe à châle composée de deux rangs de dentelle; échelle de dentelle au corsage; fleurs et aiguillettes de diamants sur toute la hauteur du corsage.

— Coiffure de raisins bouton-d'or avec feuillage de satin gros-bleu monté sur tige d'argent. Robe de tulle blanc garnie de cinq volants bordés chacun de deux rangs de petits rubans froncés légèrement; corsage à bouillonnés alternés de volants bordés de ruban : berthe à châle encadrant le devant du corsage et finissant en pointe au bas de la taille. Bouquet de raisins bouton-d'or et feuillage gros-bleu placé sur la jupe, près de la pointe de la robe, avec deux grands bouts de ruban flottants bordés d'une passementerie en dentelle d'argent.

*Toilettes de jeunes personnes.* — Guirlandes de groseilles rouges et feuillage varié tombant jusque sur les épaules. Robe de taffetas blanc à deux jupes unies; berthe échancrée sur les épaules et devant bordée d'une petite ruche de ruban. Bou-



quet de corsage semblable à la coiffure, avec grand feuillage léger tombant jusqu'au bas de la taille.

— Coiffure de fleurs de bruyère disposées en petit pouf posé sur le sommet de la tête; cheveux de devant relevés à la Valois. Robe de tulle rose à deux jupes sur dessous de satin, chaque jupe ornée de cinq à six plis larges chacun de trois centimètres; corsage à draperie. Bouquet de corsage à grandes branches non fixées.

Il y a toujours à toutes les fêtes beaucoup de robes garnies de deux, trois, cinq volants de dentelle. Beaucoup de jupes aussi sont ornées de dentelle posée en tablier. Les dentelles d'Alençon font bien pour les ornements en tablier, les échelles de corsage, les montants de côtés. Quant aux volants, dont il faut une assez grande quantité, ils sont presque tous en belle application de Bruxelles. C'est pour satisfaire à ces différentes modes que le magasin des *Fabriques françaises et belges* (1) a de si magnifiques dentelles en point d'Angleterre, point d'Alençon, et des applications de Bruxelles qui peuvent rivaliser avec les plus belles dentelles anciennes.

Nous ne voulions parler des modes du printemps que dans les premiers jours de mars, et cependant nous mourons d'envie de vous dire qu'on garnira beaucoup de mantelets avec de la petite dentelle de laine de couleur, c'est-à-dire que la dentelle de laine sera assortie de nuance au taffetas des mantelets ou des pardessus. Nous avons vu quelques essais en ce genre qui ont obtenu du succès parmi les premières initiées à ces mystères.

Il y a déjà des capotes chez mademoiselle L. Laborde (2) qui ont une fraîcheur toute printanière. La petite blonde est toujours fort employée par mademoiselle L. Laborde, mais d'une manière toute nouvelle. Cette habile modiste s'est emparée aussi de la vogue des feuillages courant et tombant des coiffures de bal pour ses capotes nouvelles. On remarque déjà ses jolies modes dans les théâtres :

— Capote de crêpe lilas et blonde blanche avec grand feuillage courant dans la blonde, qui se termine d'un côté par une branche de volubilis, de petites roses-pompons ou de petites mauves;

— Capote de crêpe et crêpe lisse blanc ornée d'un feuillage vert et fleurs blanches;

— Capote de crêpe et crêpe lisse jonquille avec feuillage brun et fleurs lilas;

— Capote de crêpe et crêpe lisse rose ornée de deux petites plumes roses sortant d'une tête formée de cinq ou six feuilles de velours gros-bleu nuancé.

S'il y a eu de grands bals, il y a eu aussi bon

nombre de petits bals d'enfants, bals parés et bals costumés. Rien n'est plus charmant que ces derniers : tous ces enfants costumés, les uns en petits bergers, les autres en arlequins, en polichinelles, en sylphides, en marquis de l'ancien régime.

Madame Marindaz a fait, comme à son ordinaire, des prodiges; car c'est elle qu'on va trouver lorsqu'il s'agit d'un bal d'enfants costumé ou non.

Pour les bals non costumés, madame Marindaz a fait beaucoup de robes de taffetas garnies de volants découpés, à corsage décolleté et berthachale encadrant la pièce de devant couverte de petits volants découpés.

Quant aux petits messieurs, le costume dépend de leur âge : tuniques pour les plus petits, vestes pour les plus grands, jusqu'à l'âge où ils peuvent porter l'habit.

Les habits de ville d'enfants ne présentent pas de nouveautés; c'est toujours la capote de satin ou de velours, la robe de popeline ou de soie, le pardessus demi-ajusté soit en velours, soit en satin à la reine, en cachemire. Ce n'est que vers le mois d'avril que madame Marindaz fera paraître ses nouveautés du printemps.

On dit que les prochaines robes se feront plus courtes du devant.

Les robes d'étoffes brochées se porteront très-avant dans la saison; la fantaisie est aux étoffes riches.

La mode des robes plus courtes sera favorable aux souliers, qui déjà, l'année dernière, étaient préférés par beaucoup de dames.

Aux excellentes et chaudes bottines tout cuir de Meier (1) succéderont les petits souliers de peau anglaise en toutes nuances, que Meier a perfectionnés comme il l'a fait pour nos chaussures d'hiver et nos chaussures de soirée.

Meier a inventé de coquettes pantoufles toutes plus jolies les unes que les autres; c'est le premier cordonnier du quartier de la Chaussée-d'Antin.

Nous avons vu quelques robes de soie, destinées à être portées très-avant dans la saison d'été, qui étaient en taffetas légèrement broché fond tourterelle ou feutre à dessins blancs, — gris à dessins blancs, — bleu à dessins noirs, — et bleu nuancé fond vert à dessins vert nuancé et blancs; les unes ornées devant d'un nœud de ruban dont les deux bouts étaient ferrés d'aiguillettes en argent, d'autres garnies devant par de petits rubans froncés.

On emploiera beaucoup sur les robes du printemps les petites dentelles assorties qui se posent devant en plusieurs rangs très-foncés, ou tournées en spirales.

(1) Au coin du boulevard et de la rue Vivienne.

(2) Rue Richelieu, 77.

(1) Rue Tronchet, 47.



Nous reviendrons très-prochainement sur ces nouveautés avec plus de détails.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Par erreur, nous avons donné dimanche dernier le détail de la gravure 364 qui ne paraît qu'aujourd'hui. Nous renvoyons donc nos lectrices au numéro dernier pour le détail de deux toilettes de soirée. Quant à la description de la planche 363, elle se compose d'un costume d'homme et d'un costume de femme en bonnet de dentelle orné de ruban, en robe de drap garnie de brandebourgs en galons de soie.

#### PATRONS.

Pelote en lacet d'or, tulle jour ou pour faire les jours.  
Patron de bonnet.  
Plusieurs coins de mouchoir  
Bout de manche en broderie anglaise pour broder sur jaconas, batiste de fil, mousseline double ou batiste d'Écosse.

Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philocomé* de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE de la rue Jean-Jacques Rousseau, 5. Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philocomé* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.

#### MUSIQUE.

Le *Quadrille de François le Champi*, par ANCESSY, exécuté tous les soirs au théâtre de l'Odéon dans la comédie de GEORGE SAND, obtient un immense succès dans les bals et dans les salons; c'est pour ainsi dire un quadrille-type, par la franchise du rythme et l'originalité de ses mélodies, empreintes de la couleur et du caractère de l'ouvrage berrichon: aussi tous les pianistes se sont-ils emparés de ce charmant quadrille destiné à faire époque, et qui défraiera les soirées de cet hiver en joyeuse compagnie des quadrilles de Musard: 1<sup>o</sup> *Le Moulin des Tilleuls*, sur l'opéra de Maillart; 2<sup>o</sup> *Brise-Tout*, sur l'Album-1850 d'Étienne Arnaud; — et de celui d'AMÉDÉE ARTUS, les *Quatre Fils Aymon*, qu'on applaudit chaque soir au théâtre de l'Ambigu.

## LE DOIGT DE DIEU.

(PROVERBE.)

#### PERSONNAGES.

Le comte d'OLENDORF.  
ÉLISABETH, sa femme.  
FRIDOLIN, page.  
NIEDERMANN, intendant.  
Un domestique.

(La scène se passe en Hongrie, dans un château des environs de Bude, en 1698.)

#### SCÈNE 1<sup>re</sup>.

Le théâtre représente un grand salon boisé de chêne; des faisceaux d'armes ornent les murs. Un prie-Dieu est à droite. La comtesse brode une écharpe; Fridolin écrit sur une petite table auprès d'une croisée.

LA COMTESSE. — C'est aujourd'hui le 15, n'est-ce pas, Fridolin?

FRIDOLIN, se levant. — Le 15 avril, madame la comtesse, veille de Pâques fleuries.

LA COMTESSE laissant tomber son ouvrage. — Huit jours de retard dans l'arrivée du comte! Il faut que la trêve qui lui donnait l'espoir de revenir passer ici quelques mois ait été rompue! Mais pourquoi ne pas m'écrire? — Mon Dieu! peut-être de nouveaux combats ont exposé sa vie! (Au page.) Avez-vous allumé ce matin trois cierges à l'autel de Notre-Dame?

FRIDOLIN. — Et j'ai dit deux fois le rosaire pour que la paix vous soit rendue.

LA COMTESSE. — Merci, mon enfant; la prière d'un cœur pur est agréable à Dieu.

FRIDOLIN s'approchant et s'agenouillant sur un carreau près de la comtesse. — Si vous n'aviez pas eu trop de crainte pour ma jeunesse, j'aurais suivi les pas de monseigneur, et chaque jour un courrier vous eût apporté de ses nouvelles. Dans la mêlée aussi, quand un péril l'eût menacé, je me serais jeté au-devant de lui.

LA COMTESSE. — Cher Fridolin!... Il sied bien à un homme d'être brave, mais les enfants comme les femmes doivent plutôt prier que se battre. (Niedermann paraît dans le fond et écoute.)

FRIDOLIN. — Je ne suis plus tout à fait un enfant, car j'accomplirai ma quinzième année dans un mois. D'ailleurs, pour se dévouer, qu'est-il besoin d'être fort?

LA COMTESSE. — Plus tard, Fridolin, plus tard, il vous sera permis de montrer tout ce que votre âme renferme de sentiments chaleureux. Vous irez sur de nobles traces conquérir des lauriers (mettant la main sur la tête du page) qui siéront bien à ce front si doux. Maintenant, allez vous délasser de vos études par une promenade dans la forêt: prenez mon cheval isabelle; moi, je n'ai pas le courage de m'habiller pour le faire sortir.



FRIDOLIN. — Ne préférez-vous pas que je me mette au clavecin?

LA COMTESSE. — Non, dans la disposition où je suis, la musique m'attristerait. — Allez, mon enfant. (*Elle lui fait un signe amical de la main. Fridolin s'incline et sort.*)

## SCÈNE II.

LA COMTESSE, NIEDERMANN.

NIEDERMANN *à part*. — Je commence à comprendre pourquoi toutes les faveurs tombent sur M. Fridolin. (*Il s'avance.*) — Madame la comtesse a-t-elle eu la bonté de jeter un coup d'œil sur les comptes que je lui ai remis?

LA COMTESSE. — Je les ai parcourus sans pouvoir m'expliquer comment, dans la solitude où je vis depuis le départ du comte et de sa suite, notre dépense s'accroît journellement.

NIEDERMANN. — Madame est fort libérale; il y a de nombreux pauvres nourris au château.

LA COMTESSE. — L'entretien de quelques malheureux ne saurait être cher. Au reste, je ferai revoir ces notes par Fridolin.

NIEDERMANN. — Un calculateur habile!

LA COMTESSE. — Moins que vous peut-être; mais à coup sûr plus que moi.

NIEDERMANN. — Il a le don de réussir toujours.

LA COMTESSE *sévèrement*. — Il a celui de n'être ni envieux ni gênant.

NIEDERMANN *saluant pour sortir*. — Madame la comtesse me pardonnera. (*A part.*) Mais moi je ne pardonnerai jamais à ce maudit page. (*La comtesse reprend son aiguille. Niedermann, en s'éloignant, regarde sur la table où Fridolin écrivait, et prenant un papier qu'il parcourt*) : Voilà une pièce qui pourra me servir. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

LA COMTESSE seule.

LA COMTESSE. — Cet homme a l'air faux et cruel. Je parlerai à Louis de sa haine pour Fridolin. — Mais Louis, mon cher et noble époux, quand le reverrai-je? Cette guerre contre les Turcs l'enflammait d'une telle ardeur, que je ne puis songer sans effroi aux dangers qui l'ont menacé, qui le menacent encore peut-être!... (*Elle cache sa figure dans ses mains.*) Prions, c'est le seul moyen de chasser les lugubres images dont je suis assaillie. (*Elle va s'agenouiller sur le prie-Dieu.*)

## SCÈNE IV.

LA COMTESSE seule, à genoux, ensuite FRIDOLIN.

FRIDOLIN *accourant*. — Je l'ai vu, je l'ai vu; il arrive!

LA COMTESSE *se levant à demi*. — De qui parlez-vous, dites, au nom du ciel?

FRIDOLIN. — De monseigneur le comte d'Olen-dorf. (*La comtesse retombe à genoux, et joint les mains avec ferveur.*) Il vient par le sentier bordé d'aulnes; ses gens le suivent, mais de loin, car il a mis son cheval au galop; et, sans la légèreté de votre Isabelle, il m'aurait devancé.

LA COMTESSE *marchant vers la porte*. — Enfant! puisse l'avenir vous réserver une joie pareille à celle que vous m'apportez! — Mais où est Louis, que je le voie!

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, en uniforme, couvert de poussière.

LE COMTE *pressant la comtesse sur son cœur*. — Me voici, ma femme bien-aimée! ma douce Élisabeth!

LA COMTESSE. — Que d'alarmes, Louis, m'a causées votre absence!

LE COMTE *la regardant avec tendresse*. — Je vous trouve pâlie, en effet, sans en être moins charmante.

LA COMTESSE. — N'avez-vous acheté vos trophées par aucune blessure?

LE COMTE. — Aucune; j'ai été plus heureux que mes amis Frédéric de Mersbourg et Conrad d'Altenheim, deux braves officiers, tombés sous le cimetière musulman.

LA COMTESSE *frémissant*. — Vous pouviez subir la même destinée?

LE COMTE. — Non; vous intercédiez pour moi.

LA COMTESSE. — Je priais bien ardemment, il est vrai, et je ne priais pas seule. L'orphelin recueilli par vous élevait chaque jour sa voix innocente pour votre conservation. (*Se tournant vers le page.*) Venez, Fridolin, saluer votre protecteur.

LE COMTE *surpris*. — Comme il est grandi depuis mon départ! C'est maintenant un bel adolescent. (*A Fridolin.*) Il faudra bientôt, jeune homme, changer cet attirail efféminé contre l'habit de soldat.

LA COMTESSE. — Il est si frêle, et la guerre est si rude!

LE COMTE *souriant*. — Vous n'aimez pas le métier des armes, chère Élisabeth!

LA COMTESSE. — Je ne saurais aimer ce qui me sépare de vous.

LE COMTE *lui baisant la main*. — Puissiez-vous toujours penser de même!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, NIEDERMANN.

LE COMTE. — Eh bien! Niedermann, comment gouvernez-vous nos finances?



NIEDERMANN *s'inclinant fort bas*. — Je les maintiens en prospérité autant qu'il est en moi, cependant, malgré mon zèle, monsieur le comte...

LE COMTE *l'interrompant*. — D'où vient ce bruit?

NIEDERMANN. — Ce sont les vassaux de monseigneur qui se sont empressés d'accourir à la nouvelle de son retour.

LE COMTE. — Je vais les remercier. (*A la comtesse.*) Vous paraissez fatiguée, mon Élisabeth; venez, que je vous conduise à votre appartement, j'irai bientôt vous y rejoindre. (*Il la soutient jusqu'à la porte de sa chambre, qui est à droite, et sort avec Niedermann.*)

## SCÈNE VII.

FRIDOLIN *seul*.

FRIDOLIN. — Monseigneur a raison; je ne pourrais plus rester longtemps sous cet habit sans honte. Mais je le garderai comme un souvenir des jours heureux qu'il m'a valu. En le contemplant, je croirai entendre de nouveau les leçons de piété, de sagesse et de bien-dire que ma noble maîtresse daigne me donner; — et si le monde, qu'elle peint plein de corruption, m'entraînait au mal, la vue de ce vêtement sous lequel j'ai le bonheur de l'approcher me ferait rougir de mes fautes... Mais n'est-ce pas moi qu'elle appelle? (*Il sort vivement.*)

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, NIEDERMANN.

LE COMTE. — Je ne comprends pas vos réticences; de qui voulez-vous parler, et qui nommez-vous un traître?

NIEDERMANN. — Il m'est pénible, monseigneur, d'accuser précisément la personne qui vous doit le plus, celle dont toute la vie devrait être une action de grâce pour vos bienfaits; mais l'honneur de votre maison m'est si cher, que je dois, quoi qu'il m'en coûte, vous dévoiler la conduite du page Fridolin.

LE COMTE *négligemment*. — Est-ce qu'il courtise la même fillette que vous.

NIEDERMANN. — Non, monseigneur; ce n'est pas moi dont il courtise la maîtresse, — ses desirs sont plus ambitieux; — c'est à l'épouse du noble comte d'Olendorf...

LE COMTE *se retournant avec un geste violent*. — Silence, Niedermann! — qu'un nom révérend ne sorte pas de votre bouche!

NIEDERMANN. — On ne dit pas qu'un autel soit souillé pour être l'objet d'une offrande impure.

LE COMTE *adouci*. — C'est vrai; — je ne crois pas, d'ailleurs, que Fridolin ait eu la coupable pensée que vous lui attribuez.

NIEDERMANN. — Oh! pour lui c'est différent! — Sa criminelle ardeur éclate à chaque minute

du jour; — et, si madame la comtesse n'avait pas renoncé au monde pendant votre absence, que d'observations malignes n'eût-on pas faites sur la présence continuelle à ses côtés de ce jeune homme... (*Le comte fait un mouvement.*) de ce jeune homme dont le regard s'enflamme, dont la voix tremble, dont les genoux s'inclinent au moindre signe d'indulgence que lui donne sa maîtresse.

LE COMTE *se contraignant*. — Vous vous exagérez les choses, Niedermann; car tant de manifestations d'amour eussent averti la comtesse, et le page ne serait plus chez moi...

NIEDERMANN. — Madame la comtesse prend cela pour de la reconnaissance.

LE COMTE. — Eh bien! je ferai comme elle, et je n'accuserai pas d'une passion insolente celui qui n'a sans doute au fond de l'âme que le dévouement d'un fils.

NIEDERMANN. — S'il en est ainsi, je me tais. Seulement monseigneur croira peut-être devoir prévenir M. Fridolin de ne pas laisser traîner partout les expressions de sa tendresse filiale. (*Il lui remet un papier.*)

LE COMTE *lit, froisse le papier, le met dans sa poche, et se promène quelque temps sans parler. Revenant vers Niedermann, qui l'examine avec curiosité*: — Que pas un mot de ceci ne transpire. (*Il lui fait signe de sortir. Niedermann s'éloigne.*)

## SCÈNE IX.

LE COMTE *seul*. (*Il s'assied.*)

LE COMTE. — J'ai froid; on dirait qu'un serpent m'a mordu au cœur. — Jamais le regard mourant d'un ami, — les cris des blessés, — les larmes des femmes, des enfants, dans les villes conquises; jamais ces tableaux auxquels ma profession ne m'a pas rendu insensible, — n'ont produit sur moi l'effet de ce billet... Une angoisse si profonde, — une si amère douleur, devraient-elles remplir mon âme à la lecture de quelques mots, écrits au hasard, — sans destination peut-être, — sans encouragement, à coup sûr... à coup sûr; — puis-je le dire! — Oh! c'est là, — là — dans ce doute, — que sont renfermées toutes les tortures!... Qu'un homme ose aimer ma femme, qu'il ose même le lui avouer, je le chasse, ou je le tue, selon le rang qu'il occupe dans la société... et je l'oublie. — Mais que cet homme exprime une espérance, — presque un remerciement, — j'aurai mal lu; — c'est impossible! — La chute d'Élisabeth ferait douter de tous les anges du ciel!..... (*Il tire le billet.*) — Voyons, essayons de ne trouver dans ce fragment de lettre qu'un coupable... (*Il lit.*) «..... Élisabeth! — Vous savez si je vous honore, et si je veux toute ma vie vous honorer! Jetez sur moi quelques regards propices.... Ne permettez pas que ma tendresse, pour le plus



digne objet, me soit un sujet d'éternelle affliction. — Vous avez daigné jusqu'à ce jour ne pas me repousser, — ah ! que l'avenir m'apporte de nouvelles preuves... »

— Malédiction !... tous les mots significatifs manquent !... Hélas ! manquent-ils en effet ? — Ce langage n'est-il pas assez clair ? — Non, il ne l'est pas assez pour me faire accuser la vertu même... Mais il l'est cent fois trop pour le bonheur de l'indigne qui l'a tenu ! (*Il se lève et se promène en parlant avec agitation.*) — J'ai sous la main un moyen de vengeance ; — je l'emploierai ; — celui qui n'a pas craint de payer l'asile, les soins, l'éducation que je lui ait fait donner, par le plus affreux complot contre mon honneur ; — celui qui peut-être a su par d'insidieuses tristesses remuer dans Élisabeth, que je nommais avec orgueil un lis sans tache, quelques gouttes du limon originel ; — celui-là n'est plus digne de voir la lumière des cieux ; il descendra vivant dans ces abîmes obscurs où la justice enchaîne les criminels : — il y expiera son crime pendant de longues années ! (*avec une joie farouche*) car il est jeune ! (*Il s'assied et écrit*) :

« Monsieur le commandant,

» Je sais que vous quittez demain Bude avec les condamnés aux travaux des mines. — Je profite de votre départ pour délivrer le pays du méchant sujet qui vous remettra ma lettre. Que par force ou par adresse, il soit plongé dans les galeries souterraines d'où l'on ne sort jamais. — Vous obligerez, monsieur le commandant, un de vos anciens et dévoués camarades.

« Louis, comte d'OLENDORF. »

(*Il sonne ; un domestique paraît.*)

— Envoyez-moi le page Fridolin.

(*La suite au prochain numéro.*)

MADAME ADELE DESLOGES.

## GAUSERIES.

\*. On s'entretient beaucoup d'un événement assez bizarre arrivé récemment et qui peut renfermer une utile leçon, au temps où nous sommes.

Un riche capitaliste, M. Des..., s'était retiré depuis longtemps des affaires avec une fortune que, d'après des calculs certains, on évaluait à plus d'un million, et qu'il avait placée avec beaucoup d'intelligence dans des entreprises excellentes et sûres.

Saisi de terreur à la révolution de février, il réalisa ses capitaux, et, grâce à la solidité des placements, il n'éprouva dans cette opération que des pertes insignifiantes sur l'abaissement qui avait atteint la plupart des valeurs financières. On sut seulement qu'il avait fait d'assez grands sacrifices pour se procurer de l'or en échange des écus et des billets de banque. Depuis lors, il montra une grande liberté d'esprit et une sécurité qui sem-

blait justifiée par le calme de la situation et la reprise des affaires.

M. Des... vient de mourir subitement, frappé d'apoplexie foudroyante. Il ne laisse pas d'enfants. Ses héritiers en ligne collatérale et à un degré très-rapproché sont au nombre de trois, parmi lesquels se trouve la femme d'un fonctionnaire public éminent.

Ils avaient un million à partager entre trois ; les portions étaient encore assez belles. Restait à savoir où se trouvait ce million. Très-discret sur le chapitre de sa fortune, le capitaliste n'avait rien dit de ses nouveaux placements, et on n'en trouva nulle trace dans ses papiers.

« Le testament nous instruira, » dirent les héritiers.

Le testament fut ouvert ; il ne contenait que quelques lignes disant que le défunt partageait également entre les trois collatéraux la fortune que l'on trouverait à sa mort.

Que l'on trouverait, où ?... A cet égard, silence complet.

Il était évident que le capitaliste avait voulu soustraire son million aux mauvaises chances d'un cataclysme social, et telle était sa prudence, qu'il n'avait pas même voulu confier son secret à la discrétion d'un testament mystique, soigneusement scellé et déposé chez un notaire. Ces précautions, bonnes en temps ordinaires, ne lui semblaient pas une garantie dans le bouleversement que redoutait sa terreur panique.

Il fallait donc chercher sans indices ce trésor si soigneusement enfoui. Dans ses deux dernières années, M. Des... avait souvent changé de résidence à Paris et à la campagne. Ces déplacements successifs rendaient les recherches plus difficiles. Les héritiers se sont mis à l'œuvre avec courage ; ils ont tout remué, ils ont pratiqué partout des fouilles, soulevé des pierres, abattu des murs, éventré des murailles, — mais vainement ; — ils en ont été pour leurs frais, et la dépense, avec les réparations, leur coûtera une vingtaine de mille francs à payer au lieu du million qu'ils comptaient recevoir.

La pénétration des somnambules les plus lucides n'a pas été plus heureuse que la pioche et le marteau.

Le trésor est si bien caché que l'on ne peut plus le trouver.

Le hasard le fera peut-être découvrir dans deux ou trois siècles.

En attendant, c'est une fortune perdue pour les héritiers.

Avis aux personnes qui ont enfoui leurs richesses en totalité ou en partie après la révolution, et qui ne les ont pas déterrées. Ces gens-là sont très-nombreux, et il y a sous terre, maintenant encore en France, beaucoup d'or et d'objets précieux. Que les enfouisseurs, avertis par l'exemple de M. Des..., s'arrangent donc pour concilier la sûreté de leur secret avec l'intérêt de leurs héritiers. Le meilleur moyen et le plus sûr serait d'exhumer des richesses qui n'ont rien à craindre et tout à gagner en reparaisant dans le monde.

\*. Dimanche dernier nous n'aurions rien voulu dire qui pût nuire à l'élan de la commune de Montmartre, à sa joie, à sa prospérité ; mais aujourd'hui nous pouvons ouvrir la bouche. Le mercredi des Cendres reprend ses droits.

Le bœuf gras hors Paris n'est pas le bœuf gras.

Vous promenez un bœuf dans les rues, vous l'ornez de fleurs, vous l'entourez de sauvages et de dieux, vous faites asseoir l'Amour sur son dos, vous le présentez aux autorités constituées, et vous vous dites : Voilà le bœuf gras.

Insensés ! mais la tradition ! Que faites-vous de la tradition ?

Il faut qu'un bœuf gras ait des ancêtres, des aïeux, une famille, que son origine se perde dans la nuit des



temps comme celle de Rome. Qu'est-ce qu'un bœuf gras qui date d'hier?

Le bœuf gras ne peut être qu'à Paris et non ailleurs. Il n'est pas permis de transporter les fêtes d'un endroit à un autre selon l'arbitraire de la fantaisie du moment. Que dirait-on de Montmartre s'il voulait célébrer la fête de la Tarasque en promenant dans ses rues un monstre de carton?

Si demain Lille répudiait son géant Gayant, la commune de Montmartre se croirait-elle le droit de le naturaliser chez elle?

Chaque année, au mois de mars, le peuple de Marseille célèbre la fête du dieu Méry, qui dota la terre du bout-rimé.

A Saint-Ybars, dans la première quinzaine d'octobre, les habitants se rendent en foule en pèlerinage au tombeau de Saint-Latour, qui guérit la paralysie, les rhumatismes et la tragédie.

Montmartre s'aviserait-il pour cela d'accaparer le dieu Méry et le tombeau de Saint-Latour?

Les coutumes locales ne sauraient se transporter ainsi de climats en climats et vivre sous toutes les latitudes. Le bœuf gras est impossible à Reims, de même que le pain d'épice ne vaut rien à Paris.

Je me suis rendu hier à Montmartre : le cortège était superbe, la foule nombreuse ; mais quelque chose manquait à la fête. Quoi donc ? la fête elle-même, c'est-à-dire tout Paris.

Les sauvages sentaient le déguisement. Je voyais qu'ils n'avaient pas l'habitude de porter le diadème à plumes et la massue. Le bœuf gras lui-même marchait. C'était un pastiche de bœuf gras.

Tout est pastiche aujourd'hui. Au lieu d'histoire, on fait partout de l'histoire. Ce qui vient de s'écrouler ici, on le refait quelques pas plus loin. Paris laisse mourir le bœuf gras, Montmartre le ressuscite.

Pourquoi pas Pantin ou Bougival ?

Vous verrez que l'année prochaine toutes les communes de la banlieue auront leur bœuf gras.

Elles pasticheront le bœuf gras comme elles ont pastiché les rosiers.

En croirez-vous davantage à l'embonpoint des quadrupèdes ? en croirez-vous davantage à la vertu ?

Les rosiers sont mortes depuis longtemps, Dieu merci ! Elles prêtaient trop à l'opéra comique. Le bœuf gras vient de mourir, je le regrette davantage. C'est un sujet d'article que je perds.

Croyez-moi, c'est une grande perte par le temps de politique qui court.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

**GYMNASE-DRAMATIQUE.** — *Les Bijoux indiscrets.* — Diderot n'a rien à faire ici, si ce n'est qu'il a fourni le titre piquant de cette jolie comédie que MM. Mélesville et Bayard ont conduite avec beaucoup d'art et détaillée de la façon la plus spirituelle.

Ils ont placé la scène à la cour de Naples, à une époque où la poudre était à la mode. Un jeune officier, Julio d'Amalfi, a de grands succès à la cour ; il n'est pas de marquise et de duchesse qui lui résiste, et il n'a rencontré que deux cruelles : l'ambassadrice anglaise et une jolie parfumeuse.

Julio, ce volage, ce séducteur élégant, est pourtant aimé. Par qui ? il n'en sait rien ; mais ce doit être un ange. Toutes les fois qu'un danger le menace, il reçoit un charitable avis de cette main mystérieuse.

Et certes, ces avis lui arrivent bien à propos. Non-seulement Julio porte ombrage, mais il fait scandale ; il se pare avec orgueil de bijoux qui sont pour lui autant de trophées amoureux.

Or, un duc très-influent à la cour a perdu un anneau, et cet anneau, orné de brillants, étincelle au doigt de Julio. Qui a remis à Julio cet anneau ?

C'est sur cet anneau que les auteurs ont bâti toute l'intrigue de cette délicieuse comédie. Cet anneau a été donné par le roi à la reine, qui l'a donné au duc, qui l'a perdu ; une fille d'honneur, nommée Claudia, cet ange précisément qui aime Julio, a ramassé l'anneau et l'a donné à Julio comme un talisman.

Il s'agit pour le duc de rentrer en possession de ce bijou ; il emploie pour cela toutes les ruses du directeur de la police et toutes les coquetteries d'une belle Anglaise, lady Hamilton, mais en vain. Que fait le directeur de la police ? Il veut reprendre l'anneau de force. Que prend-il, le malheureux ? L'anneau de sa propre femme ! Quant à l'anneau de la reine, il est au doigt de Claudia.

Claudia ne demande pas mieux que d'être discrète et de rendre l'anneau au duc, mais elle demande une récompense, rien qu'un régiment pour Julio qui lui demande sa main. Le duc y consent ; il fait colonel le lieutenant Julio. Il l'eût fait général, si Claudia l'eût voulu !

Voilà *les Bijoux indiscrets*, moins les jolis détails que l'analyse ne peut reproduire, et cette charmante comédie est délicieusement jouée par Bressant, qui est d'une rare élégance dans le rôle de Julio ; par Geoffroy, très-comique dans celui d'un musicien ; et par madame Rose Chéri, qui a fait du rôle de Claudia une création ravissante. Il est impossible d'avoir plus de goût, de grâce, de distinction et de charme.

Les beaux jours se sont enfuis et la végétation sommeille sous un linceul de neige. Mais si les jardins n'ont plus de fleurs à nous donner, M. A. Debay nous offre *l'Histoire des Parfums et des Fleurs*, où se trouvent les plus délicieuses narrations sur l'emploi des parfums dans la toilette des femmes et sur les merveilles de l'empire de Flore. Cet intéressant ouvrage avec celui, plus utile encore, de *l'Hygiène du visage et de la peau*, compose le bouquet le plus charmant qu'on puisse offrir aux dames.

Ces deux ouvrages se trouvent chez Jules Masson, libraire, rue de l'Ancienne-Comédie, 26, à Paris.

La deuxième livraison de la *Chronique de Paris* vient de paraître. Elle est composée de 64 colonnes de bonne littérature et d'une avalanche de nouvelles à la main. On s'abonne rue du Faubourg-Montmartre, n° 9. — Un an : 6 francs ; six mois : 4 fr.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 4<sup>er</sup> FÉVRIER 1850.

Le Bouquet de Roses, nouvelle par Alphonse Karr. — Esprit du cœur, par Jules Sandeau. — La Fraternité de Caïn, par Méry. — M. Louis Blanc et le *Nouveau Monde*. — La Famille royale de France. — Confidences parisiennes. — Le montagnard Victor Hugo. — MM. de Montalembert et de Rémusat, et la loi sur l'enseignement. — Une partie de main-chaude à l'Élysée. — Cure merveilleuse. *L'Irritation du Charivari*, guérie par la pâte Regnault. — Grande et heureuse nouvelle ! M. Thiers et sa postérité. — Une frayeur de M. Crémieux. — Le Bouquet de Violettes de l'Élysée. — Bal de M. le ministre des Cultes : un mot de M. Jules Janin. — Histoire d'une Croix de Belgique. — Petite police de la *Chronique*. — M. de Girardin et l'ombre du grand homme. — M. Ferdinand Barrot et M. A. Hous-saye. — M. Alexandre Dumas et la tête de M. Molé. — Mort et enterrement des Arbres de la Liberté : priez pour eux ! — Pensées d'Henri IV sur le Pont-Neuf. — Les Diamants de la Couronne ne seront pas vendus à l'encan ! — Fattet et Perrin, ou généalogie des scapins dentistes. — Une subvention, s'il vous plaît. — Les nez en cire de M. Thibaudeau. — Souvenir de l'Odéon. — Ce qu'on lit sur une pièce de cinq francs de la République.





Explication du dernier Rébus.

Dôme, ié, toue, jours en train, crocodile, on, barreaux, mont, tente à la tribune avec un grand A, Laon.  
(Daumier, toujours en train, croque Odilon Barrot montant à la tribune, avec un grand talent.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie Plou frères, rue de Vaugirard, 36.